

LE COIN DES ENFANTS

LA PETITE FILLE EN RETARD OU UNE MAUVAISE JOURNÉE

tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V. Elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins et dans ses explications, que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah ! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute ! Elle valait son pesant d'or !

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat ? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. "C'est le poivre !" dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est fermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous ! Presque une demi-heure ! Elle me montra sa jolie chambre, la même où j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et oreillers sont semés de poivre ; on y a mis pardessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas ! Hélas !

Elle prend la chaise et s'assied ; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit ; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez mon affaire, mais où dormir ? Dans sa chambre ? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis : plus de rideau, un lit tout nu ; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes ; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là, j'en suis sûr, mais où trouver des draps ? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. "Et mon trousseau !" dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'anti-chambre : j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, les tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi : j'étais tombé sur les nappes damassées ! Mais pourquoi pas ? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes ; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort : elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude ; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi morte ; quand à moi j'étais sur les dents.

"Petit mari, me dit-elle en posant sa tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout."

EDMOND ABOUT.

On parle histoire sainte devant Boireau.

—Au commencement, Adam était seul...

—Alors, interrompit-il, comment faisait-il pour faire des dettes ?

* *

Le docteur X... a une belle-mère qu'il exécère. Celle-ci vient de tomber malade. Un ami rencontre le docteur.

—Est-ce que c'est vous qui la soignez ?

—Ah ! mais non... Ce serait trop tentant !

—Viens, Adèle, je ne peux pas attendre Louise davantage ; si elle n'est pas prête nous partirons sans elle.

—Elle va être prête, papa, attends encore une minute, je t'en prie, dit Adèle ; car tu sais que tu nous as promis de nous parler en chemin de la belle exposition de fleurs que tu as vue la semaine dernière, et Louise voudrait en faire le sujet de sa première composition.

—Louise a la mauvaise habitude de se faire attendre, répondit son père ; ses retards m'ont souvent causé beaucoup de dérangement ; j'ai résolu de ne plus me laisser arrêter pour elle. Je partirai à l'avenir au coup de huit heures, qu'elle soit prête ou non.

—Elle a bien envie de faire la route avec nous ce matin, reprit Adèle, pour entendre ce que tu as à nous dire, si tu l'attends encore aujourd'hui, peut-être sera-t-elle plus prompte un autre jour.

—Non, ma chère enfant, je crois qu'il se passera longtemps avant qu'elle se corrige de ce défaut, s'il ne cause jamais aucune souffrance ; mais si nous partons sans elle aujourd'hui, il est probable qu'elle s'en souviendra. En disant ces mots, il partit avec Adèle.

L'école où allaient Adèle et Louise était à une demi-lieu de la maison de leur père. Celui-ci, ayant son bureau du même côté, faisait une partie du chemin avec elles. Comme il était obligé d'être à son poste à une heure fixe, et qu'il partait vingt minutes avant que les leçons de l'école commençassent, ses filles étaient sûres d'arriver à temps, si elle se mettaient en route avec lui.

Cependant, Louise renvoyait quelquefois jusqu'au dernier moment pour se préparer ; et alors elle s'agitait, se pressait et conjurait son bon papa de l'attendre.

Celui-ci avait remarqué qu'elle avait ce défaut ; mais comme il répugnait à la laisser en arrière quand il la voyait désireuse de l'accompagner, il avait cédé, et renvoyait de jour en jour de prendre un parti pour la corriger. Il s'aperçut bientôt qu'en agissant ainsi, il s'exposait à de graves inconvénients et fortifiait sa fille dans une mauvaise habitude. Il résolut en conséquence de suivre un système différent, et le jour où notre histoire commence, il le mit pour la première fois à exécution.

Pauvre Louise ! elle entendit les dernières paroles de son père, pendant qu'elle cherchait ses gants dans la chambre voisine. Elle ouvrit tous les tiroirs, chercha dans son sac, dans sa boîte à ouvrage, partout ; elle ne put pas les trouver.

—Eh bien ? se dit-elle, puisque papa est parti, cela m'est égal d'arriver tard. Je ne sais vraiment pas pourquoi il est si exigeant aujourd'hui ; il n'est que huit heures et cinq minutes, il a attendu bien plus longtemps hier matin !

Louise, impatientée et de mauvaise humeur, alla chercher sa mère pour savoir si elle avait ses gants. Elle rencontra sa petite sœur Sophie, qui lui dit en passant :

—Papa et Adèle sont partis, Louise, tu seras obligée d'aller seule à l'école.

—Cela ne te regarde pas, si je vais seule ou non à l'école, répondit Louise, je te prie de ne pas te mêler de mes affaires.

—Pourquoi parles-tu ainsi à ta sœur ? lui dit sa mère, qui était à peu de distance. Elle ne t'a rien dit qui doive te blesser.

—J'aimerais savoir où sont mes gants, dit Louise, sans répondre à l'observation de sa mère, ou plutôt sans avoir l'air d'y faire attention.

—Je sais où ils sont, dit Sophie, je les ai vus ce matin sur la table de la salle à manger. Elle courut les chercher et les rapporta un instant après. Louise essaya de dire : "Je te remercie," mais c'eût été presque reconnaître qu'elle avait eu tard envers sa petite sœur, et la pauvre enfant n'en était pas là. Elle prit donc les gants en silence, d'un air un peu confus, et se hâta de sortir de la chambre.

Louise se rendit lentement à l'école, pensant à

la manière dont elle s'était conduite mais sans presque se le reprocher.

Elle rencontra à la porte de l'école une des maîtresses.

—Encore en retard ! dit elle à Louise d'un ton de regret. J'espérais que vous cherchiez à vous corriger de ce défaut.

Louise rougit, son amour propre était blessé.

—Qu'est ce qu'on a contre moi, ce matin ? se dit elle à elle-même ; je suis sûre de n'avoir rien fait d'extraordinaire pour m'attirer des reproches, et tout le monde me gronde.

La classe de Louise était occupée à lire quand elle entra dans la salle. Elle s'assit ; son agitation l'ayant empêchée de se rappeler ce qu'elle devait répondre à la première question qui lui fut adressée, elle résolut de ne plus répondre du tout. La maîtresse parle si vite, dit-elle en elle-même, qu'on n'a pas le temps de réfléchir.

Quand elle se mit à son pupitre, elle s'avoua qu'elle avait agi assez sottement, et que peut-être, après tout, c'était elle qui était en faute plutôt que ses parents et ses maîtres.

—Mais encore pensa-t-elle, si mon père avait attendu une seule minute, ce qu'il aurait très bien pu faire, tout cela ne serait pas arrivé.

Elle prit son cahier ; sa plume allait mal, mais n'ayant pas envie de prier la maîtresse de la tailler, elle résolut d'écrire comme elle pourrait.

Vains efforts ! tantôt sa plume faisait un plein là ou il fallait une liaison, tantôt elle ne marquait pas du tout. Agitée, vexée, Louise plonge sa plume si avant dans l'ancrier, qu'en la retirant une grosse goutte d'encre tombe sur son livre.

—C'est cela ! parce que je m'efforce de bien faire, se dit elle, la plume et l'encre semblent s'être conjurés contre moi.

Elle prend du papier brouillard, mais elle l'applique avec si peu de précaution sur la tache, que l'encre s'étend dans tous les sens. Autre exclamation de Louise, qui accuse le papier de ne rien valoir. Elle met de côté son cahier d'écriture, et prend son livre d'arithmétique ; mais, quoiqu'elle fût habile à compter, elle avait à peine achevé une addition, que le signal du départ fut donné.

Louise fut, toute la journée, irritable et malheureuse ; elle fit bien quelques efforts pour vaincre ses mauvais sentiments, mais la moindre contrariété les excitait tout de nouveau. Quand le soir vint, elle se retira sans dire bonsoir, sans prendre congé de personne, mécontente d'elle-même et des autres.

Alors enfin, Louise se trouvant seule et pensant à la triste journée qu'elle venait de passer, fondit en larmes. Elle considéra comment une seule faute, quand on ne s'en repent point, peut en amener beaucoup d'autres et causer une suite de chagrins. Elle pria Dieu de lui pardonner et de l'aider à se corriger.

M. JOS. SAINT CHARLES

Nous avons appris avec plaisir les succès que vient de remporter notre jeune et distingué compatriote, M. Jos. St-Charles, qui poursuit depuis deux ans ses études artistiques à Paris.

Au dernier concours qui vient d'avoir lieu, et sur 340 concurrents, il est arrivé avec le numéro 15. Ceci lui permet de concourir au Salon et pour le Prix de Rome.

A une exposition de tableaux tenue précédemment, M. St-Charles avait été le cinquième sur 250 exposants.

Bravos ! M. St-Charles

Juger sur l'apparence expose à des remords.

L'enfance est une préface qui vaut souvent mieux que le livre.

La physionomie est la vraie traduction des sentiments de l'âme ; le geste en est l'amplification.

Un homme peut parvenir à bien connaître les femmes, mais comme Latude devait connaître les géoliers, après trente-cinq ans de captivité.